1860

CHRESTOMATHIE

DES ÉCOLES

PAR

ANDRÉ JANIN

LAUSANNE
GEORGES BRIDEL ÉDITEUR

1860

Tous droits réservés.

58

Départ des vaches pour les Alpes.

Le jour le plus intéressant, chaque année, pour les pâtres des Alpes, et le plus solennel pour leur bétail, est sans doute celui où ils quittent la vallée, ordinairement en mai, pour aller prendre possession de leurs habitations d'été sur les hauts pâturages. Le village entier est en émoi ; le soleil n'a point encore doré de ses feux le sommet des montagnes, que tout se meut, tout s'agite : hommes, femmes et enfants, chacun veut être, sinon acteur, du moins spectateur d'une scène qui intéresse si vivement toute la population.

Les contingents de vaches se rassemblent joyeux sur une prairie où le *senn* ou maître-vacher, tel qu'un général d'armée, passe en revue le troupeau, distribue l'ordre de la marche, inspecte les bagages, et donne enfin l'ordre du départ. L'avant-garde se met alors en mouvement. Aussitôt que l'on entend s'approcher le son des cloches, tous ceux qui sont restés dans leurs maisons quittent leurs occupations; le chemin se borde d'une haie de curieux, les fenêtres se garnissent d'une foule de têtes; le vieillard faible et débile se hâte lui-même de rejoindre ses petits-fils sur la galerie, devant la maison, pour jouir, encore une fois, d'un spectacle qui lui retrace des souvenirs si pleins de charmes.

La première division du troupeau s'avance : selon que celui-ci est plus ou moins nombreux, elle est composée de quinze à trente vaches, les plus belles du troupeau, portant d'énormes cloches ou *sonnailles* suspendues au cou par un collier de cuir, chamarré d'ornements en laiton et maintenu par une grosse boucle de même métal. Les vachers bernois et de la Gruyère font des frais très considérables pour ce genre d'ornements, qui pour eux constitue un véritable luxe. A la tête de cette troupe marche gravement le maître-vacher ou maître-armailli, chef de ceux qui doivent confectionner le fromage; un gros bâton à la main et un bouquet à son chapeau, il se complait dans les signes d'admiration que manifestent à droite et à gauche les nombreux spectateurs, auxquels il rend un salut affectueux. Mais rien ne l'affecte plus désagréablement que lorsqu'on passe à côté de lui sans accorder un coup d'œil à son troupeau.

Immédiatement après cette espèce d'avant-garde apparaît le gros du troupeau, composé pour l'ordinaire de deux à trois cents vaches, et précédé également par un *armailli*, qui retient à coups de bâton les vaches assez ambitieuses pour vouloir faire partie de la troupe d'élite. Le taureau, qui se trouve ordinairement le premier de cette division, n'est pas un des moindres héros de la fête : entre les cornes on lui a attaché une selle à traire, entourée d'un massif de fleurs de toutes les nuances.

L'arrière-garde est formée par le même bétail, suivi de quelques génisses, chèvres, porcs et chiens, et enfin du menu bagage des vachers, dont la principale pièce est une énorme chaudière en cuivre, et quelques baquets et autres ustensiles en bois, chargés sur des chevaux ou sur des mulets, le tout recouvert d'une toile cirée à dessins bariolés ; mais les vachers sont souvent obligés de porter eux-mêmes sur leur dos ces objets juchés les uns sur les autres. — Quelques jeunes pâtres marchent sur les côtés et à la suite du troupeau pour y maintenir l'ordre et la discipline : à leur démarche fière, à l'air de satisfaction que révèle leur physionomie, on peut juger de la part de gloire et de bonheur qu'ils s'attribuent dans cette campagne. A peine les regards moitié tendres et mélancoliques de quelques-unes des jeunes filles qui sont sur le bord du chemin, parviennent-ils un instant à faire diversion aux sentiments qui les préoccupent.

C'est pour ce jour tout particulièrement qu'est réservé le *ranz des vaches*, qui retentit merveilleusement sur les hauteurs. (*Voyez premier couplet et refrain, page* 91.) — Les dernières vaches viennent à peine

de défiler qu'on aperçoit déjà, à plus d'une demi-heure de distance, les premières gravissant les sentiers escarpés de la montagne. Ces animaux, qui paraissent, comme leurs conducteurs, goûter par anticipation les douceurs de la liberté illimitée dont ils vont jouir sur les Alpes, témoignent leur allégresse par toutes les démonstrations dont ils sont capables; et les vachers sont à chaque instant obligés d'employer leurs bâtons pour en réprimer les démonstrations désordonnées. Bientôt les cris des pâtres, ohoh-ho-ho-ho-hoh! souvent répétés, se confondent peu à peu avec le beuglement des vaches, le timbre sonore des cloches, et les cris d'une foule de petits garçons qui se ruent à la suite de la caravane.

Les incidents et l'organisation de cette marche varient selon les diverses localités de la Suisse. Dans la plus grande partie de l'Oberland bernois et en général partout où les *alpes* sont très élevées, ce ne sont que les hommes qui s'occupent de l'économie alpestre; mais dans une partie du canton de Fribourg, sur les alpes vaudoises, dans le Jura, dans le canton d'Appenzell et dans l'Emmenthal, où les chalets sont mieux construits, ainsi que dans le Bas-Valais, les femmes partagent avec les hommes les occupations du chalet. — Le vacher de l'Emmenthal, qui est peut-être le plus aisé et le plus fier de tous, transporte sur des chars toute sa famille, avec la literie et les objets et ustensiles dont il se sert le plus habituellement.

C'est avec le *jodel* que le berger appelle ses vaches, qu'il salue ses camarades, et surtout qu'il établit avec eux la conversation à distance dans la montagne.

Le retour de la montagne est pour le troupeau,

comme pour le berger, un jour qui n'a rien de gai. Il s'exécute dans le même ordre que le départ. C'est d'ordinaire le signal de la dissolution des liens de famille qui unissaient les membres du troupeau.

RANZ DES VACHES.

Lé-z'armailli dei Colombettè
Dé bon matin sé san lèvâ.
Ah ! ah ! ah ! ah !
Liauba, liauba, por ariâ !
Vénidé toté,
Bllantzé, nairé,
Rodzé, motailé,
Dzouven et otré,
Dézo on tzâno,
Jo vo z'ario,
Dézo on treimbllo,
Io ie treintzo.
Liauba, liauba !
Por ariâ !

Lé senailliré
Von lé prémiré
Lé toté nairé
Von lé dérairé.
Liauba, Liauba ! por ariâ !
Etc., etc.